

Heinrich Angst : collectionneur-marchand et premier directeur du Musée nationale suisse

Autor(en): **Lafontant Vallotton, Chantal**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **9 (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-21600>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HEINRICH ANGST

COLLECTIONNEUR-MARCHAND
ET PREMIER DIRECTEUR DU MUSÉE NATIONAL SUISSE

CHANTAL LAFONTANT VALLOTTON

La recherche historique en Suisse sur les collections privées et publiques ne s'est guère occupée de questions liées au développement du marché des antiquités. Il est vrai que l'histoire du commerce de l'art demeure obscure et que l'insuffisance des sources disponibles et/ou leur accès restreint constituent de sérieux handicaps à son écriture. Cette omission ne saurait néanmoins se réduire à une simple question d'archives; elle reflète également une approche partielle de l'histoire des collections et des musées. Longtemps, celle-ci s'est en effet contentée de mettre en avant la passion et le flair artistique d'un amateur d'art ou d'un directeur de musée pour expliquer la floraison des collections privées et publiques en Suisse aux 19^e et 20^e siècles.¹ Par ailleurs, il est symptomatique de constater que la plupart des travaux historiques existants proposent une approche politique et culturelle du phénomène, avec une prédominance pour des sujets comme les débats entourant la création des musées d'histoire ou le rôle de ceux-ci en tant que lieu d'identité régionale ou nationale.² Or, les enjeux économiques, la disponibilité des œuvres sur le marché, le désir de rehausser le statut d'une collection et d'autres considérations du même genre sont, dans les événements qui nous intéressent, des facteurs bien plus importants qu'on ne l'admet ordinairement.

La trajectoire d'Heinrich Angst (1847–1922), premier directeur du Musée national suisse, permet de mettre en relief les interdépendances entre l'essor des musées historiques et le développement du commerce d'antiquités. Angst a non seulement joué un rôle déterminant dans la création du Musée national suisse, sa politique d'acquisition et sa muséographie, mais il a encore notablement influé sur la constitution de la valeur de l'art ancien, au double sens esthétique et financier du terme.³

Dans les lignes qui suivent, nous commencerons par mettre en relation la formation de la collection d'antiquités d'Angst avec son itinéraire particulier depuis son engagement dans le commerce de la soie dans les années 1870 jusqu'à sa nomination à la tête du Musée national suisse en 1892. Nous tenterons ensuite de mesurer le *leadership* qu'Angst a exercé sur le marché des antiquités suisses en étudiant, d'une part, son réseau de relations tant en Suisse ■ 63

qu'à l'étranger, en évoquant, d'autre part, les multiples positions qu'il a occupées en alternance ou simultanément pendant la période comprise entre 1887 et 1903: représentant de maisons de textile, collectionneur-marchand, expert en antiquités, Consul britannique, directeur du Musée national suisse. Nous analyserons enfin les moyens déployés par Angst pour rehausser le statut des antiquités suisses, en particulier de la céramique, dans le cadre de ses fonctions de directeur du Musée national suisse.⁴

DES ANTIQUITÉS ASIATIQUES AUX ANTIQUITÉS SUISSES

Précisons d'emblée que l'itinéraire d'Heinrich Angst a fait l'objet d'une volumineuse biographie en 1948, commencée par Robert Durrer (1867–1934), archiviste de l'Etat de Nidwald, puis achevée par Fanny Lichtlen, ancienne secrétaire d'Angst, au décès de l'archiviste en 1934.⁵ Cet ouvrage, qui a vu le jour à l'initiative d'Angst lui-même, contient une mine d'informations sur son enfance, sa formation, son engagement culturel, sa carrière de directeur du Musée national suisse et de Consul britannique. Reste que l'étude ne parvient pas à contourner le piège hagiographique. Les auteurs ignorent ou laissent de côté des pans entiers de la vie d'Angst, notamment ceux qui concernent son activité de marchand-collectionneur. L'analyse du riche corpus de sources réunies dans le fonds Angst à la *Zentralbibliothek* de Zurich,⁶ auxquels s'ajoutent des documents disséminés dans plusieurs archives en Suisse, devrait nous permettre de jeter un regard nouveau sur l'itinéraire du collectionneur zurichois.

Issu d'une famille de la petite à moyenne bourgeoisie provinciale zurichoise, Heinrich Angst a franchi, en moins de 20 ans, les étapes d'une conquête sociale qui culmine avec sa nomination au poste de directeur du Musée national suisse en 1892. Remarquons d'emblée que ses origines et sa formation ne semblent à priori point le prédestiner à occuper un rôle éminent dans la vie culturelle helvétique. Par ailleurs, Angst n'est ni le continuateur d'une collection déjà amorcée, ni l'héritier d'une imposante fortune léguée par ses parents. Son importante collection est le fruit d'un itinéraire professionnel, dont il convient de retracer ici quelques épisodes.

Né en 1847 à Regensdorf (ZH), Heinrich Angst est le fils aîné de Rosine Stapfer (1819–1888), enseignante à l'institut de garçons d'Horgen, établissement dirigé par son père, et de Johannes Angst (1796–1882), secrétaire chargé d'inscrire les dettes («Schuldenschreiber»), réviseur-comptable, en même temps conseiller communal, conseiller de district et inspecteur scolaire, à partir de 1851 caissier, puis président de la nouvelle Caisse d'Épargne du district. Après

64 ■ un apprentissage chez un marchand de soie dans le canton de Zurich, achevé par

des stages professionnels dans diverses capitales européennes de la branche, Angst se rend en 1872, en Angleterre pour entrer dans l'entreprise de textile bâloise Streckeisen, Bischoff & Co, établie à Londres, dont le directeur, Albert Streckeisen, occupe également la fonction de Consul général suisse. Au cours de son séjour londonien, Angst comme bien d'autres bourgeois de son temps, s'adonne au collectionnisme. Le contexte économique et culturel de l'Angleterre victorienne avec ses visées impérialistes sur le monde, ses circuits commerciaux, son brassage des idées et des hommes constituent autant de conditions favorables au développement de la pratique des collections. Grâce aux avantages qu'il tire de son activité dans le commerce de la soie et aux réseaux d'affaires internationaux qu'il tisse depuis Londres, Angst se constitue très vite une collection d'antiquités orientales, principalement japonaises.⁷ Il s'approvisionne – à des prix qu'il juge lui-même très bas – directement chez des collectionneurs, au nombre desquels figurent des marchands de textile établis en Asie, mais aussi des représentants militaires et politiques du gouvernement britannique, gagnés au japonisme depuis la première participation du Japon à l'Exposition universelle de Paris en 1867.⁸

En 1878, Angst rentre au pays pour travailler à Zurich comme représentant de diverses maisons fabricant des tissus. La marche pénible des affaires dans le commerce textile, fortement affecté par la grande dépression des années 1870 à 1890, l'incite néanmoins à rechercher de nouveaux débouchés professionnels. Les six années passées à Londres, les relations amicales qu'il entretient avec son ancien employeur, le Consul général suisse à Londres, Albert Streckeisen, et son mariage en 1873 avec une Anglaise de la moyenne bourgeoisie, Margaret Jennings, lui ouvrent les portes de la diplomatie. En 1886, Angst est nommé Consul honoraire britannique pour la Suisse alémanique et le Tessin. Si cette fonction lui donne un certain prestige et un réseau relationnel, elle ne lui procure pas en revanche de rentrées d'argent directes, le poste n'étant point rémunéré.

En matière de collections, le retour en Suisse correspond à une réorientation des choix esthétiques d'Angst. Le Zurichois décide de liquider ses collections orientales et de concentrer ses acquisitions sur les antiquités suisses. L'absence d'un véritable marché des antiquités japonaises à Zurich et l'isolement relatif de la Suisse sont, affirme-t-il en 1879, les raisons principales de cette nouvelle orientation.⁹ Très vite, la porcelaine de Zurich, la vaisselle et les poêles de céramique de Winterthour forment le noyau dur de sa collection.¹⁰

C'est à l'occasion de la première Exposition nationale à Zurich, en 1883, qu'Angst, en sa double qualité de prêteur d'objets et de co-organisateur de la section d'Art ancien, fait une entrée remarquée sur la scène publique.¹¹ La section d'Art ancien, située dans une salle du Pavillon des beaux-arts de

l'Exposition nationale, offre à Angst non seulement la possibilité de présenter au public pour la première fois les plus belles pièces de sa collection de céramiques, mais encore de tisser un réseau de relations dans les milieux de l'art ancien. Angst noue des contacts privilégiés – qui deviendront même, tout au moins pour certains d'entre eux, des relations amicales – avec d'éminents représentants de la vie culturelle helvétique, au nombre desquels figurent Rudolf Rahn (1841–1912), professeur d'histoire de l'art à l'Université de Zurich, et Friedrich Salomon Vögelin (1837–1888), professeur d'histoire, critique d'art, conseiller national zurichois démocrate de gauche et père spirituel du Musée national suisse. Son activité de collectionneur-marchand et son réseau de relations lui ouvrent en 1887 les portes du Comité de la *Société suisse pour la conservation des monuments de l'art historique*, qui joue alors également le rôle de *Commission fédérale pour la conservation d'antiquités suisses*. Dès son entrée au Comité, Angst est chargé d'acquérir pour le compte de la Confédération les antiquités jugées d'un intérêt national – peintures sur verre, pièces d'orfèvreries, boiseries, tapisseries, intérieurs anciens, etc. – tout particulièrement les pièces courant le risque d'être vendues à l'étranger.¹²

Si ses tâches au sein de la *Commission fédérale* contribuent à consolider sa réputation de marchand et d'expert en antiquités suisses, elles ne lui procurent en revanche qu'un revenu modique: pour son labeur, Angst ne perçoit en effet qu'une indemnité comprise entre 15 et 25 francs par jour de travail effectif, si l'on en croit le règlement de la dite Commission.¹³ Mais, c'est néanmoins sur l'art ancien qu'Angst va désormais de plus en plus compter pour subvenir à ses besoins et s'élever dans la hiérarchie sociale. Toujours plus pessimiste quant à l'avenir du textile, Angst abandonne définitivement cette branche à la fin de l'année 1888 et, à la recherche d'un emploi, songe à travailler comme traducteur notamment. De nombreux documents attestent alors de sa précarité financière,¹⁴ résultat d'une situation professionnelle instable, mais aussi, probablement, d'une activité de collectionneur intense. Sans activités professionnelles fixes, Angst multiplie ses interventions dans l'espace public pour la création d'un Musée national suisse. Ses efforts se concentrent surtout sur la promotion de la ville de Zurich, entrée en compétition contre Berne, Bâle et Lucerne pour obtenir le siège de l'institution à créer. Angst compte d'ailleurs parmi les membres influents du Comité d'initiative de la candidature zurichoise, fondé en 1888 sous l'impulsion de représentants politiques et culturels zurichois.¹⁵ En juin 1891, à l'issue de débats politiques houleux, le Parlement choisit la ville des bords de la Limmat pour accueillir le siège du Musée national suisse.¹⁶ La victoire de Zurich est également celle d'Heinrich Angst. Le 18 mars 1892, le Conseil fédéral le désigne directeur du Musée national suisse et,

66 ■ partant, juge superflue l'idée d'organiser un concours.¹⁷ Sa réputation d'expert

en antiquités, sa connaissance du marché, son engagement en faveur du Musée national suisse et son image de sauveur du patrimoine helvétique lui valent en effet l'estime de nombreuses personnalités politiques et culturelles, en premier lieu celle du chef du Département de l'intérieur, Karl Schenk (1823–1895). Mais c'est sans doute ses talents de collectionneur-marchand et sa très riche collection qui lui permettent de s'imposer sans autre forme de confrontation dans un projet où tout est à créer et où la collecte d'objets est jugée déterminante. La rapidité avec laquelle Angst a constitué sa collection suscite en effet l'admiration de nombreux parlementaires. C'est ce qu'exprime, en 1889, la Commission du Conseil des Etats: «Voilà pourtant dix ans seulement que son propriétaire s'est fait collectionneur et, dans ce court espace de temps, il est parvenu à se créer une collection composée de pièces de choix, embrassant les types de l'art céramique de la Suisse orientale et de la Suisse centrale, du 14^e siècle à la fin du siècle dernier, des porcelaines, des meubles caractéristiques, des costumes civils et militaires, des armes, de l'argenterie, des vitraux, des broderies, des figures sculptées et bien d'autres choses encore.»¹⁸

L'ESSOR DU MARCHE DES ANTIQUITES SUISSES AU 19^E SIECLE

L'ascension d'Heinrich Angst se situe dans un contexte historique précis, celui qui voit s'épanouir le marché des antiquités suisses dans le dernier tiers du 19^e siècle.¹⁹

Longtemps négligées, les antiquités suisses font l'objet d'une nouvelle attention à partir du début du 19^e siècle. A la faveur du courant historiciste, des marchands et des collectionneurs fortunés, au nombre desquels figurent de nombreux touristes étrangers séjournant en Suisse, s'emploient à récolter des objets anciens. Dans les premiers temps, le mouvement concerne surtout la peinture sur verre de la période qui va du Moyen Age tardif au 18^e siècle. En de nombreux cas, les vitraux acquis trouvent leur destination dans d'anciennes églises ou de riches propriétés aux allures castellaires. Pour satisfaire la demande de cette clientèle fortunée, des amateurs d'art, des artistes, des artisans locaux fonctionnent comme marchands ou intermédiaires.²⁰ A partir des années 1830, le volume des opérations marchandes grossit et leur contenu se diversifie. A côté des vitraux, les sculptures sur bois, les pièces d'orfèvrerie, l'argenterie, le mobilier ancien font l'objet de transactions toujours plus importantes.²¹ Les transformations politiques rapides que connaissent alors les cantons et la Confédération contribuent pour beaucoup à cette évolution. Ainsi en est-il dans le canton de Bâle où, la création des deux demi-cantons, Bâle-Ville et Bâle-Campagne, provoque une répartition du trésor de la cathédrale entre les deux ■ 67

nouvelles entités politiques. A l'occasion d'une vente aux enchères à Lies-tal, en 1836, les meilleures pièces partiront à l'étranger, à l'instar du devant d'autel (*Altartafel*) de la dite cathédrale qui trouvera refuge à l'Hôtel de Cluny, à Paris.²²

Sous la poussée radicale et anticléricale, le commerce des objets anciens s'intensifie dans plusieurs cantons, avec la dissolution de nombreux couvents dans les années 1840–1850. Mentionnons à titre d'exemple le canton de Lucerne, où le gouvernement libéral supprime, à l'issue de la guerre civile de 1847, les couvents de Saint-Urbain et de Rathausen et met aux enchères un nombre important de leur biens. Les stalles du couvent de Saint-Urbain et 67 vitraux du couvent de Rathausen sont ainsi cédés en 1853 au banquier Saint-Gallois James Meyer pour la somme totale de 14'000 francs.²³ Les stalles sont, à ce qu'on dit, aussitôt revendues à un Irlandais fortuné pour un montant de 126'000 francs,²⁴ soit *grosso modo* 8 millions de francs actuels. De nombreux vitraux du couvent de Rathausen font également l'objet d'opérations spéculatives et prennent le chemin de l'Angleterre.²⁵

Durant la seconde moitié du 19^e siècle, les ventes aux enchères se multiplient et les brocanteurs occasionnels cèdent la place à des marchands d'antiquités plus spécialisés. Les objets de première qualité, comme la peinture sur verre du 14^e siècle, sont dispersés à Paris, à Londres, à Cologne et à Leipzig notamment, là où se trouvent les marchands les plus puissants et la clientèle la plus nombreuse. En même temps, le commerce d'œuvres d'art traverse l'Atlantique et part à la rencontre de riches acquéreurs américains.²⁶

Longtemps, la dispersion des antiquités ne suscite que peu de réactions en Suisse. Les corporations, les pouvoirs publics et les communautés religieuses concourent d'ailleurs largement à ce mouvement, en vendant aux plus offrants leurs biens culturels. Les choses changent radicalement dans le dernier quart du 19^e siècle. La vente des «antiquités nationales» à l'étranger est désormais perçue comme une menace pour la cohésion nationale et l'identité culturelle du pays. Le contexte socio-économique est propice à ce changement. La «Grande dépression» des années 1873–1895, l'exacerbation des sentiments nationalistes dans les Etats voisins, les tensions politiques et sociales qui ébranlent le pays au moment où le secteur secondaire dépasse le primaire engendrent un climat d'insécurité. Le patrimoine est appelé à la rescousse pour consolider l'esprit national et promouvoir une image digne du pays au regard de l'étranger.²⁷

A l'échelle nationale, les années 1880 voient d'ailleurs naître les premières mesures pour empêcher la vente d'antiquités à l'étranger et rapatrier les pièces les plus précieuses. C'est ainsi qu'en 1884, le Conseil fédéral procède à l'achat, pour la somme remarquable à l'époque de 60'000 francs, de la collection lacustre du docteur Victor Gross de la Neuveville.²⁸ Les plus «beaux

exemplaires» de la collection avaient été présentés aux Expositions universelles de Vienne (1870) et de Paris (1878), où ils avaient attiré l'attention de collectionneurs étrangers. Deux ans plus tard, en 1886, est promulgué le premier arrêté fédéral pour l'acquisition et la conservation des antiquités nationales, premier acte significatif d'une politique culturelle à l'échelle nationale. Dans ce but, un crédit annuel qui ne doit pas dépasser la somme de 50'000 francs est alloué.²⁹ En même temps, la Confédération charge le comité de la *Société suisse pour la conservation des monuments de l'Art historique* (fondée en 1880) de remplir les fonctions de *Commission fédérale pour la Conservation d'antiquités suisses*, dans laquelle Angst siègera également, nous l'avons dit, à partir de 1887.

À la fin du 19^e siècle, le marché des antiquités suisses est donc marqué par deux courants à première vue contradictoires: d'un côté, des représentants politiques et culturels qui, à la faveur d'un courant patriotique, tentent d'empêcher la vente à l'étranger d'objets d'art ancien et de rapatrier les pièces déjà vendues; de l'autre, des acheteurs et des vendeurs, qui entendent effectuer librement à l'échelle internationale leurs transactions, soit pour satisfaire leur passion, soit pour réaliser une plus-value. C'est dans ce contexte particulier qu'Heinrich Angst enrichira les collections du Musée national suisse et réunira une des plus importantes collections particulières d'art suisse ancien, comprenant des milliers d'objets. Le collectionneur zurichois et premier directeur du Musée national suisse saura tout particulièrement tirer profit du climat de lutte contre l'exode des «antiquités nationales» pour s'imposer sur le marché des antiquités suisses.

LA STRATEGIE DU COLLECTIONNEUR-MARCHAND

Trois traits majeurs caractérisent l'action d'Heinrich Angst sur le marché des antiquités suisses pendant la période comprise entre son retour en Suisse à la fin des années 1870 et 1903, année où il donne sa démission du poste de directeur du Musée national suisse: sa pluriactivité associée à sa polyvalence; la constitution d'un réseau de collectionneurs et de marchands tant en Suisse qu'à l'étranger et son engagement public pour la sauvegarde des «antiquités nationales».

Angst a occupé en alternance et même parfois simultanément les fonctions de représentant de maisons de textile, de collectionneur, de marchand d'antiquités, d'expert en art ancien, de Consul britannique, puis de Consul général d'Angleterre (1886–1916) et de Directeur du Musée national suisse (1892–1903). Ces différentes positions lui ont permis de tisser un intense réseau de rela-

tions sur le marché des antiquités, tant en Suisse qu'à l'étranger. Sa correspondance nous permet de distinguer grossièrement cinq catégories de partenaires: les particuliers, les collectionneurs privés, les institutions religieuses, les musées et les marchands d'antiquités.

Au début de son activité de collectionneur, Heinrich Angst ne fréquente guère les professionnels du métier. Disposant de plus de flair et de temps que de moyens, notre collectionneur s'intéresse surtout aux objets qui n'ont pas encore capté l'attention des antiquaires, dont les prix pratiqués sont, écrit-il, trop élevés pour sa bourse.³⁰ En qualité de représentant de diverses maisons de textiles Angst sillonne régulièrement le pays pendant les années 1880. Ces voyages lui fournissent l'occasion de visiter des demeures privées et d'y acheter des antiquités chez des particuliers qui – le plus souvent en raison de difficultés financières ou de succession – souhaitent se défaire de leurs biens. A côté de la céramique qui forme le cœur de sa collection, Angst amasse au cours de ses voyages d'affaires des objets divers – meubles, boiseries, vitraux, ustensiles en argent et en bronze, armes, broderies, etc.

Angst est également en contact régulier avec des collectionneurs privés. La deuxième moitié du 19^e siècle voit une augmentation rapide du nombre de collectionneurs qui, par penchant ou conformisme ou dans un but de spéculation, développent le goût de l'objet ancien. Ces amateurs entretiennent des relations suivies entre eux dans le but d'échanger des informations ou des objets de leurs collections. Parmi les collectionneurs en correspondance régulière avec Angst, on trouve le curé Anton Denier d'Attinghausen (1847–1923), qui lui sert d'intermédiaire pour l'achat et la vente d'objets anciens en Suisse centrale. Cet ecclésiastique a réuni un riche ensemble d'antiquités qu'il vendra pour la coquette somme de 70'000 francs au Musée national suisse en 1897, soit un montant de l'ordre de 2,5 millions de francs actuels.³¹ Un écrin d'amour du 13^e siècle provenant de l'église paroissiale d'Attinghausen et un écusson roman portant les armoiries du chevalier Rodolphe de Brienz (1180–1223), que le public avait pu voir pour la première fois à l'Exposition nationale de 1883, sont les objets les plus prisés de sa collection. Dans le cercle des collectionneurs régulièrement en contact avec Angst, on trouve également l'industriel F. Engel-Gros, directeur de l'entreprise de textile Dollfus-Mieg & Cie à Mulhouse, propriétaire du château de Ripaille, en Haute-Savoie, dont les salles sont richement ornées d'antiquités. Dans le cadre de rencontres et de relations épistolaires, les deux hommes s'informent des nouveautés sur le marché, des occasions à ne pas manquer, s'assistent réciproquement pour déterminer la valeur de leurs collections, s'échangent ou se vendent des objets.

A côté des particuliers et des collectionneurs, les institutions religieuses

70 ■ constituent très vite un partenaire de première ordre pour Heinrich Angst. Au

19e siècle, nombreux sont les établissements religieux qui se défont de leurs trésors pour financer l'achat de mobilier moderne, pour entreprendre de coûteux travaux de restauration d'édifices ou tout simplement pour augmenter leurs revenus.³² En dépit des efforts déployés par des membres de la hiérarchie catholique pour lutter contre la dispersion du patrimoine ecclésiastique, le commerce d'objets sacrés s'intensifie dans le dernier tiers du 19e siècle avec l'augmentation de la demande d'antiquités. Tout au plus, les transactions s'effectuent en coulisse, loin des regards du public. C'est dans la plus grande discrétion qu'Angst noue par exemple des contacts avec l'abbaye de femmes St. Andreas à Sarnen pour l'achat d'objets anciens.³³

En 1887, la nomination d'Angst au sein de la *Commission fédérale pour la conservation d'antiquités* marque un tournant dans son activité de collectionneur-marchand. Il se voit chargé d'acquérir en Suisse et à l'étranger des «antiquités nationales» pour le compte de la Confédération. Si jusque-là son rayon d'action se limitait principalement à la Suisse et au Sud de l'Allemagne, Angst va désormais se rendre régulièrement dans les grands centres de ventes d'objets d'art ancien que sont Paris et Londres, mais aussi Munich, Cologne, Francfort, Carlsruhe, Stuttgart, Leipzig, où il visite des antiquaires et fréquente les salles de ventes. Ses excellentes connaissances linguistiques – outre l'allemand, Angst parle et écrit couramment l'anglais, le français et l'italien – favorisent les prises de contacts avec les acteurs internationaux du marché des antiquités. Le Zurichois témoigne une attention toute particulière au marché d'art ancien parisien, jugé particulièrement attractif. Il est ainsi en contact régulier avec l'antiquaire Cyrius Picard qui lui sert d'intermédiaire pour l'achat d'objets d'art ancien suisses.³⁴ Outre des liens avec des acteurs majeurs du marché des antiquités, son travail à la *Commission fédérale* lui offre également l'occasion de consolider sa réputation d'expert en antiquités et d'embellir sa collection particulière. C'est du moins ce que laisse supposer de nombreux achats d'objets effectués en Suisse et à l'étranger.

L'ascension d'Angst sur le marché des antiquités suisses a pour toile de fond, je l'ai déjà évoqué, la montée d'un discours patriotique dénonçant la dilapidation des «antiquités nationales» à l'étranger. Dans ce contexte, le Zurichois s'est employé à donner de lui-même non seulement une image de talentueux collectionneur et expert en antiquités, mais aussi de sauveur du patrimoine helvétique. Angst a cultivé cette image dans son travail pour la *Commission fédérale* et surtout dans son combat pour la création du Musée national suisse. A la fin des années 1880, ce projet a profondément divisé les responsables politiques et culturels du pays entre d'un côté les partisans d'un Etat central, gagnés à l'idée d'une institution culturelle nationale et de l'autre les tenants d'un Etat fédéraliste, opposés à la création d'un musée qui «couperait l'herbe

sous les pieds» des collections cantonales. Cette polémique est désormais suffisamment connue pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici en détail.³⁵ Rappelons seulement que dans le camp des partisans du Musée national suisse, l'institution centrale à créer a été présentée comme le seul rempart susceptible de paralyser le brocantage d'«antiquités nationales», de faire battre en retraite la concurrence étrangère et de rapatrier les objets vendus. La preuve en est que l'image d'un pays pillé par des marchands et des collectionneurs étrangers dépourvus de scrupules a joué un rôle décisif dans le vote favorable des parlementaires, en 1890. Sur le marché de l'art ancien, Angst a su mettre à profit ce contexte de lutte contre l'exode des antiquités à l'étranger pour auréoler de vertus patriotiques ses acquisitions. Après sa nomination au poste de directeur du Musée national suisse en 1892, Angst s'emploiera à greffer cette image de sauveur du patrimoine helvétique sur sa nouvelle fonction muséale, tout en poursuivant son activité de collectionneur-marchand et de Consul britannique. De nombreuses voix s'élèveront dans les milieux culturels et politiques du pays pour dénoncer le cumul de ces casquettes et le danger de collision des intérêts; la portée de ces condamnations sera toutefois faible, puisqu'Angst, avec le soutien du Conseil fédéral, continuera à occuper simultanément ces différentes positions, jusqu'à sa démission du poste de directeur du Musée national suisse en 1903. Il est vrai que tout au long de sa carrière muséale, Angst aura pris soin de mettre en exergue les avantages tirés de son travail consulaire pour la prise de contacts avec des collectionneurs et la recherche d'«antiquités nationales» à l'étranger.³⁶

LES ENJEUX ESTHÉTIQUES ET ÉCONOMIQUES DE LA MISE AU MUSÉE DE L'ART SUISSE ANCIEN

De par sa fonction d'expert pour le compte de la Confédération (1887–1892), puis de directeur du Musée national suisse (1892–1903), Heinrich Angst fut sans doute, parmi les acteurs du marché des antiquités suisses, un de ceux qui eut le plus d'opportunités d'intervenir sur la définition de la valeur de l'art suisse ancien, au double sens esthétique et financier du terme.

L'entrée des collections d'Angst dans le Musée national suisse illustre de manière emblématique l'influence prépondérante du Zurichois dans le processus d'homologation des valeurs artistiques pour tout ce qui touche à l'art ancien. Peu de temps après sa nomination au poste de directeur en 1892, Angst remet en prêt de nombreux objets de sa collection, le reste étant conservé à son domicile zurichois notamment.³⁷ La crainte de devoir ouvrir le Musée national suisse avec une série de salles vides justifie publiquement cette décision. Il

est vrai que le musée à créer ne peut s'enorgueillir de posséder des trésors en suffisance; aussi, la collection d'Angst trouve-t-elle une place bienvenue dans les salles d'exposition. A tel point qu'en 1898 une grande partie de ce qu'on a coutume de considérer à l'époque comme les pièces maîtresses du musée – surtout en ce qui concerne la période du Moyen Âge et des Temps modernes – lui appartiennent. D'après la valeur d'assurance des objets mis en dépôt au musée, sa collection, riche de 520 numéros et représentant plus d'un millier d'objets, est alors évaluée à environ 500'000 francs (*grosso modo* 19 millions de nos francs actuels) sur une somme totale de quelque 1,3 million de francs (soit un montant de l'ordre de 50 millions de francs actuels).³⁸ Ce chiffre fait donc de son directeur le premier pourvoyeur du Musée national suisse, devant même la fondation Gottfried Keller. A titre comparatif, la valeur marchande des objets déposés par la fondation est alors estimée à quelque 300'000 francs, tandis que celle de la Bibliothèque de la ville de Zurich est évaluée à 177'100 francs. La collection d'Angst, qui se rattache par sa nature à toutes les sections du Musée national suisse, comprend des meubles, cassettes, traîneaux, sculptures sur bois et statues sculptées sur bois, ramures de cerfs, vitraux, poêles, faïences, porcelaines, ustensiles en argent, en étain, en bronze et en fer, gobelins, broderies, tableaux de retables d'autel, portraits, armes et armures, uniformes, costumes et bannières. La valeur artistique et historique de ces objets est censée être garantie par la position élevée de son propriétaire dans la hiérarchie du savoir.

Dans cet ensemble hétéroclite, la place attribuée à la céramique est tout particulièrement révélatrice de la stratégie employée par Angst pour rehausser le statut de divers domaines de collection. Jusqu'aux dernières décennies du 19^e siècle, les arts céramiques suisses – faïence, poteries, terres cuites, etc. – n'ont guère attiré l'intérêt des collectionneurs et des marchands d'art. Seules les porcelaines sorties de la manufacture de Schooren, près de Bendlikon au bord du lac de Zurich, et de Nyon captent véritablement l'attention des amateurs d'art. L'ouverture de la section de l'Art ancien à l'Exposition nationale de Zurich en 1883 marque un tournant majeur dans le regain d'intérêt pour l'art céramique en Suisse. A côté des plus belles réalisations de porcelaine, le visiteur découvre des carreaux de faïence de Schaffhouse du 18^e siècle peints en jaune, vert et bleu intense, des carreaux verts ornés de bas-reliefs de Winterthur datant du 16^e siècle, des assiettes et des catelles peintes aux couleurs de grand feu, bleu, jaune, vert, de même que des poêles à céramiques polychromes datant des 16^e, 17^e et 18^e siècles, destinés à réchauffer les salles d'apparat des bâtiments officiels et des demeures privées, etc.³⁹ Ainsi qu'il a été dit plus haut, une grande partie de ces objets ont été prêtés par Angst pour la durée de la manifestation.

Au lendemain de l'Exposition nationale de 1883, Angst poursuit son action de promotion des produits de l'art céramique, en s'évertuant notamment à leur conférer le statut d'objets de musées. Le débat autour de la création d'un Musée national suisse lui sert de plate-forme revendicative. Ainsi, en mai 1888, au moment où les quatre villes candidates – Berne, Bâle, Lucerne et Zurich – entrent en lice pour obtenir le siège du Musée national suisse, Angst fait part de sa décision de remettre en prêt sa collection de céramiques à la nouvelle institution.⁴⁰ Quelques mois plus tard, le 17 septembre 1888, Angst déclare céder par disposition testamentaire toute sa collection d'antiquités à la future institution, à condition que celle-ci soit exposée dans une salle particulière portant son nom.⁴¹ Le 29 mai 1889, au plus fort des débats, Angst offre, sans succès, à la Confédération son ensemble de céramiques de Suisse centrale et orientale pour le prix de 170'000 francs. Cette décision est justifiée officiellement par la volonté du propriétaire de prouver aux adversaires du projet qu'il existe suffisamment de collections importantes pour remplir les salles d'un établissement d'envergure nationale.⁴² Malgré l'échec de cette démarche, le Zurichois ne renonce pas pour autant à son projet d'intégrer ses collections dans le nouveau musée. Le 21 juillet 1891, soit quelques semaines après l'attribution du siège du Musée national suisse à la ville de Zurich, Angst frappe un grand coup en annonçant, à l'occasion du 600^e anniversaire de la Confédération, le don au musée de son ensemble de poêles de Winterthur des 17^e et 18^e siècles ainsi qu'une bonne partie de sa collection de faïences, conservés dans 130 caisses. En 1903, la valeur de ces objets sera estimée par son propriétaire à plus de 100'000 francs, soit *grosso modo* 3,2 millions de nos francs actuels.⁴³

L'avenir muséal de la céramique est ainsi assuré. Lors de l'ouverture du Musée national suisse en 1898, l'exposition permanente n'abrite pas moins de deux salles consacrées à la céramique. Une inscription informe le public que la plupart des pièces exposées appartiennent à Heinrich Angst. Fait significatif, les deux salles se situent à la fin du parcours d'exposition, juste avant la section des costumes et la Salle des armes, considérée alors comme le clou de l'Exposition. La première salle (salle 45) aménagée dans un salon style rococo présente une collection de porcelaines de Zurich provenant de l'ancienne fabrique de Schooren, près de Bendlikon au bord du lac de Zurich. Le visiteur peut y admirer en particulier une partie du grand service de table en porcelaine commandé en 1775 par le Conseil de Zurich pour le monastère d'Einsiedeln, et racheté par Angst au lendemain de l'Exposition nationale de 1883.⁴⁴ Deux salles dites «d'exposition» – en fait des lieux de passage – la sépare de la section céramique (salle 48) proprement dite, où trois cabinets abritent une

74 ■ collection de majoliques de Winterthur et des poêles à catelles, des 16^e et

17^e siècles. Ici comme dans bien d'autres salles du musée, les concepteurs se sont efforcés de créer un espace n'ayant pas la monotonie des grandes salles de musées meublées seulement de vitrines. Seuls les objets les plus fragiles sont exposés dans des vitrines ou de grandes armoires. Afin de ressusciter le caractère de l'époque, la salle est également garnie de meubles anciens: buffet et boiserie avec crédence provenant de Berne datée de 1610, chaises, etc. Des vitraux aux armes de familles dirigeantes de la Suisse orientale sont enchâssés dans les fenêtres. Des poêles de Winterthour à décor peint ou en relief, fabriqués dans les célèbres ateliers des familles Erhart, Pfau et Graf, sont reconstruits. Ayant les honneurs de la cimaise, des plats et des assiettes sont accrochés contre les parois, comme des tableaux.

La mise au musée de nombreux objets de sa collection apparaît comme la consécration de l'activité de collectionneur d'Angst. Elle consolide sa réputation d'expert en antiquités et confère en même temps à l'ensemble de ses biens une nouvelle valeur. C'est du moins ce que laissent supposer les centaines de milliers de francs que lui rapportent les ventes de ses collections organisées dès sa démission du poste de directeur du Musée national suisse. C'est ainsi qu'en 1903, le Zurichois revend à la Confédération pour la somme de 250'000 francs, *grosso modo* 8 millions de nos francs actuels – dont 200'000 sous forme de rente viagère – sa collection d'antiquités remise en prêt au musée avant son ouverture en 1898, transaction qui sera présentée au public comme un geste de mécénat sans précédent!⁴⁵ Au vu de la réputation internationale de son propriétaire, auréolé du titre de premier directeur du Musée national suisse, et de ses activités d'experts, censées garantir la qualité et l'authenticité de sa collection, le montant est en effet jugé fort modeste, comme en témoigne le préavis de la Commission du Musée national suisse adressé au Conseil fédéral concernant le rachat d'une partie des collections privées d'Angst, en 1903: «M. le directeur Angst étant universellement connu des amis des arts, comme l'un des plus fins connaisseurs et des meilleures collectionneurs d'antiquités, il est hors de doute qu'une vente publique de sa collection attirerait non seulement les représentants des plus grands musées, mais aussi les plus riches amateurs, d'autant plus qu'on pourrait acheter ici en toute confiance et sans avoir à redouter aucune mystification. Nous n'exagérons pas en estimant à un million de francs le produit probable d'une vente de cette nature et à fr. 750'000 au minimum le résultat certain dans les conditions les plus défavorables.»⁴⁶ La vente de 1903 en préfigurera bien d'autres puisque jusqu'à sa mort en 1922, Angst cèdera des objets de sa collection particulière aussi bien au Musée national suisse, qu'à des musées, suisses et étrangers, et à des particuliers.

En conclusion, l'itinéraire d'Heinrich Angst montre les liens qui existent entre ■ 75

le développement des musées historiques et l'essor du marché des antiquités en Suisse à la charnière des 19^e et 20^e siècles. Longtemps négligées, les antiquités suisses font l'objet au 19^e siècle, surtout dans son dernier tiers, d'une nouvelle attention de la part des collectionneurs, des marchands et de nombreux acteurs de la vie politique et culturelle suisse. Tirant tout le parti du climat de lutte contre l'exode des «antiquités nationales» à l'étranger, Heinrich Angst a cumulé ses activités de collectionneur-marchand, d'expert pour le compte de la Confédération, de Consul britannique et de premier directeur du Musée national suisse avec la formation d'une collection muséale d'envergure nationale. A cheval sur le champ culturel et le marché, il a eu ainsi la possibilité d'exercer une influence décisive sur la constitution de la valeur historique, esthétique et financière des antiquités suisses.

Notes

- 1 Récemment, la publication de l'ouvrage collectif *L'art de collectionner. Collections d'art en Suisse depuis 1848* en 1998 a considérablement enrichi nos connaissances sur l'histoire des collections privées en Suisse. A noter toutefois qu'une seule étude traite de manière approfondie des liens entre la pratique des collections et le marché de l'art: J. Werner Schweiger, «Das Kunstinteresse zu heben und auf bessere Wege zu leiten. Vom modernen Kunsthandel in Zürich 1910–1938», in Institut suisse pour l'étude de l'art (éd.), *L'art de collectionner. Collections d'art en Suisse depuis 1848*, Zurich 1998, 57–72.
- 2 Notamment: Rudolph Graf, Heinrich Thommen, *Museen und nationale Identität*, Nationales Forschungsprogramm 21: «Kulturelle Vielfalt und nationale Identität», Bâle 1991; François de Capitani, «Nation, Geschichte und Museum im 19. Jahrhundert», in Hermann Fillitz (éd.), *Der Traum vom Glück. Die Kunst des Historismus in Europa*, t. 1: *Europarat Ausstellung*, Vienne 1996, 32–37; François de Capitani, «Nationale Identität im Wechselspiel zwischen Geschichte, Monument und Museum: Das schweizerische Beispiel», *Revue suisse d'Art et d'Archéologie* 55/1 (1998), 25–33; François de Capitani, «Das Schweizerische Landesmuseum – Gründungsidee und wechselvolle Geschichte», *Revue suisse d'Art et d'Archéologie* 57/1 (2000), 1–16; Tommy Sturzenegger, *Der Grosse Streit, wie das Landesmuseum nach Zürich kam* (Neujahrsblatt der Antiquarischen Gesellschaft, 66), Zurich 1999. On notera toutefois l'article de l'historien Franz Bächtiger qui met en exergue les liens entre le marché de l'art et la politique d'acquisition des musées historiques: Franz Bächtiger, «Streiflichter zur Sammlungspolitik historischer Museen in der Schweiz», *Nos Monuments d'art et d'histoire* 37/3 (1986), 297–305.
- 3 Les travaux que Raymonde Moulin a consacrés aux liens entre «Musée et marché» ont notablement inspiré notre réflexion, surtout: Raymonde Moulin, «Le marché et le musée. La constitution des valeurs artistiques contemporaines», *Revue française de Sociologie* 27/3 (1986), 369–395; plus récemment: Raymonde Moulin, *Le marché de l'art. Mondialisation et nouvelles technologies*, Paris 2000.
- 4 Les réflexions développées dans cet article sont le résultat des recherches que nous menons actuellement sous la direction du Professeur Pascal Griener, à l'Université de Neuchâtel, dans le cadre de notre thèse de doctorat portant sur la création des musées d'histoire en Suisse à la fin du 19^e siècle. En se fondant sur l'exemple d'Heinrich Angst, elle entend montrer les liens qui existent entre l'essor des musées historiques et le développement du marché des antiquités.

- 5 Robert Durrer [achevé par Fanny Lichtlen], *Heinrich Angst, Erster Direktor des Schweizerischen Landesmuseums*. Britischer Generalkonsul, Glarus 1948.
- 6 L'ensemble du fonds Angst est classé dans 147 enveloppes, volumes et cartons à la Bibliothèque centrale de Zurich [désormais ZBZ].
- 7 ZBZ, fonds Angst 102, 110–111, lettre d'Angst à Heidelberg, 2. 1. 1879.
- 8 Clunas Craig, «The Imperial Collections: East Asian Art», in Baker Malcolm, Brenda Richardson (éd.), *A Grand Design. The Art of the Victoria and Albert Museum*, Londres 1999 (1997), 230–237.
- 9 ZBZ, fonds Angst 102, 113–114, lettre d'Angst à Heidelberg, 2. 1. 1879.
- 10 Voir notamment ZBZ, fonds Angst 142, inventaire des collections de céramique d'Angst commencé en 1878; Barbara E. Messerli, «Zürcher Porzellan aus jüdischem Familienbesitz. Über den Ursprung einer Sammelleidenschaft», *Badener Neujaarsblätter* 73 (1998), 19–35.
- 11 Sur les expositions nationales au 19^e siècle, voir notamment: Madeleine Herren, «Gaslicht im Kerzenständer – schweizerische Landesausstellung im 19. Jahrhundert», *Expos.ch: idées, intérêts, irritations* (Schweizerisches Bundesarchiv, Dossier 12), Berne 2000, 95–108.
- 12 ZBZ, fonds Angst 134, *Protocoll des Vereins für Erhaltung vaterländischer Kunstdenkmäler*, en particulier les années 1886–1888.
- 13 «Règlement d'exécution relatif à l'arrêté fédéral du 30 juin 1886 concernant la participation de la Confédération à la Conservation et à l'acquisition d'antiquités nationales (du 25 février 1887)», *Feuille fédérale suisse* 1 (1887), 279–282.
- 14 Par exemple: ZBZ, fonds Angst 114, 52–56, lettre d'Angst à Sir Francis, 13. 10. 1888.
- 15 Sturzenegger (note 2).
- 16 AF, E 84 vol. 1, dossier 11. Sur le vote au parlement et ses enjeux politiques, voir également Sturzenegger (note 2).
- 17 AF, E 84 vol. 4, dossier 26.
- 18 *Rapport de la majorité de la commission du Conseil des Etats concernant la création d'un Musée national suisse du 9 décembre 1889*, 12.
- 19 Des études restent à mener sur le commerce des antiquités en Suisse. Pour le 19^e siècle, on trouve des informations utiles notamment dans: Florens Deuchler, *L'économie artistique* (Ars Helvetica II. Arts et culture visuels en Suisse), avec des contributions de Gisela Bucher-Schmidt, Cäsar Menz, Claus Nidelberger, Johannes Stückelberger, Disentis 1987; Joseph Jung, *Das imaginäre Museum. Privates Kunstengagement und staatliche Kulturpolitik in der Schweiz: Die Gottfried Keller-Stiftung 1890–1922*, Zurich 1998, 30–48; Claude Lapaire, «Marché de l'art», *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.dhs.ch.
- 20 Deuchler (note 19), 59–61.
- 21 Lapaire (note 19).
- 22 Voir notamment: Rudolf F. Burckhardt, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Basel-Stadt*, II: *Der Basler Münsterschatz*, Bâle 1933; Historisches Museum Basel (éd.), *Der Basler Münsterschatz*, Bâle 2001.
- 23 Jung (note 19), 46–47, 350.
- 24 Les stalles demeureront pendant longtemps en Ecosse avant d'être rachetées par la fondation Gottfried Keller en 1911: Jung (note 19) 46–47.
- 25 Johann Rudolf Rahn, *Erinnerungen an die Bürki'sche Sammlung*, Zurich 1881, 30.
- 26 Salomon Reinach, «Le Commerce des œuvres d'art et les amateurs américains», *La Chronique des Arts et de la Curiosité* 20 (1903), supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*, 164–165, 171–172.
- 27 Sur la politique culturelle de l'Etat fédéral et les interdépendances entre l'art, la vie sociale et politique en Suisse, voir en particulier les études du Professeur Hans Ulrich Jost: «Das «Nötige» und das «Schöne». Voraussetzungen und Anfänge der Kunstförderung des Bundes», in Bundesamt für Kulturpflege (éd.), *Der Bund fördert. Der Bund sammelt. 100 Jahre*

- Kunstförderung des Bundes*, Berne 1988, 13–24; «La nation, La politique et les arts», *Revue Suisse d'histoire* 39 (1989), 293–303.
- 28 Karl Zimmermann, «Pfahlbaumantik im Bundesratshaus. Der Ankauf der «Pfahlbausammlung» von Dr. Victor Gross durch die Eidgenossenschaft im Jahre 1884 und die Frage der Gründung eines schweizerischen National- oder Landesmuseums», *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 49 (1987), 117–151.
- 29 «Arrêté fédéral du 30 juin 1886 concernant la participation de la Confédération à la conservation et l'acquisition d'antiquités nationales», *Recueil officiel des lois et ordonnances*, nouvelle série, t. IX, Berne 1887, 60–61.
- 30 ZBZ, fonds Angst 103, 181, lettre d'Angst à Pfähler, 8. 10. 1880.
- 31 «Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant une demande de crédit supplémentaire en vue de l'acquisition d'antiquités de M. le curé Denier, à Attinghausen, du 13 septembre 1897», *Feuille fédérale suisse* 4 (1898), 253–258; sur le sujet en général, voir AF, E 84, vol. 8, dossier 59.
- 32 Joseph Jung consacre également quelques pages à ce phénomène. Cf. Jung (note 19) 35–40.
- 33 ZBZ, fonds Angst 26.21.
- 34 ZBZ, fonds Angst 67.9.
- 35 Sturzenegger (note 2).
- 36 AF, E 84 vol. 4, dossier 26, lettre d'Angst au conseiller fédéral Adrien-Louis Lachenal, 27. 9. 1898.
- 37 ZBZ, fonds Angst 142, *Verzeichnis der von H. Angst im Landesmuseum deponierten Gegenstände 1896–1898*.
- 38 ZBZ, fonds Angst 143, document s. d., probablement vers 1900.
- 39 Pour la littérature sur les produits de l'art céramique en Suisse, voir notamment les références indiquées dans: Rudolf Schnyder, *Quatre siècles de céramique suisse*, cat. d'exp. du Musée national suisse-Château de Prangins (1999).
- 40 Durrer (note 5), 157–158.
- 41 ZBZ, fonds Angst 2, testament du 17. 9. 1888; Durrer (note 5), 122.
- 42 Cette somme correspond aux yeux de son propriétaire à l'investissement fait pour rassembler ses collections. Durrer (note 5), 128; ZBZ, fonds Angst 95.6, lettre d'Angst à Karl Schenk, 3. 6. 1889.
- 43 AF, E 84, vol. 10, dossier 69; *Schweizerisches Landesmuseum in Zürich. Zwölfter Jahresbericht 1903. Dem Departement des Innern der schweizer. Eidgenossenschaft erstattet im Namen der eidgenössischen Landesmuseums-Kommission von Direktor H. Angst*, Zurich 1904, 125–127.
- 44 Sur le service de table voir notamment: Rudolf Schnyder, «Das Einsiedler Service von 1775/76 aus der Zürcher Porzellanmanufaktur», *Kunst + Architektur in der Schweiz* 3 (1997), 60–63.
- 45 Sur la vente de la collection, voir tout particulièrement AF, E 84, vol. 4, dossier 26; Lettre d'Adrien-Louis Lachenal à Angst, 24. 3. 1903; ZBZ, fonds Angst 142, dossier *Rücktritt von der Leitung des Landesmuseums. Schenkungsvertrag 1903*.
- 46 Préavis relatif aux collections d'antiquités déposées au Musée national suisse et offertes en don à la Confédération par M. le Dr. Angst, directeur du musée. Au nom de la Commission du Musée national suisse, le président Pestalozzi et le secrétaire Lehmann. [1903]. AF, E 84, vol. 4.

ZUSAMMENFASSUNG

HEINRICH ANGST: SAMMLER, KUNSTHÄNDLER UND ERSTER DIREKTOR DES SCHWEIZERISCHEN LANDESMUSEUMS

Der Beitrag zeigt anhand der Laufbahn des Sammlers, Kunsthändlers und ersten Direktors des Schweizerischen Landesmuseums, Heinrich Angst (1847 bis 1922), die Zusammenhänge zwischen dem Antiquitätenhandel und der Entstehung historischer Museen in der Schweiz in den letzten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts auf.

Der erste Teil des Beitrags setzt die Entstehung von Angsts eigener Sammlung schweizerischer Antiquitäten in Beziehung zu seinem Werdegang, der von der Tätigkeit im Seidenhandel in den 1870er-Jahren bis zur Ernennung zum Direktor des Landesmuseums 1892 reichte. Der zweite Teil versucht anhand von Angsts nationalem und internationalem Beziehungsnetz sowie der Vorteile, die er aus dem Kampf gegen den Exodus «nationaler Kulturgüter» zog, seine Führungsrolle auf dem schweizerischen Antiquitätenmarkt einzuschätzen. Dabei werden die verschiedenen Funktionen deutlich, die Angst parallel oder nacheinander zwischen 1887 und 1903 ausgeübt hat: Sammler und Kunsthändler, Experte im Bereich Antiquitäten, britischer Konsul sowie Direktor des Landesmuseums. Der letzte Teil beleuchtet die Mittel, mit denen sich der Zürcher für eine Statuserhöhung schweizerischer Antiquitäten, namentlich der Keramik eingesetzt hat. Auf Grund seiner Funktion als Ankaufsexperte der Eidgenossenschaft (1887–1892) und später als Direktor des Landesmuseums gehörte Heinrich Angst zweifellos zu jenen Personen, die über die meisten Gelegenheiten verfügten, Einfluss auf die ästhetische und finanzielle Bewertung altschweizerischer Kunst zu nehmen. Dadurch dass viele Objekte seiner Privatsammlung ins Landesmuseum gelangten, erhöhte sich nicht nur der Status verschiedener Sammlungsaktivitäten im Bereich Schweizer Antiquitäten, sondern auch Angsts eigene Sammlung erhielt einen neuen Wert. Dies lassen zumindest die Hunderttausende von Franken vermuten, die ihm Verkäufe aus seiner Sammlung nach dem Rücktritt als Direktor des Landesmuseums 1903 bis zu seinem Tod im Jahr 1922 einbrachten.

(Übersetzung: Urs Germann)